

## CULTURE

D A N S E

## Corps au travail

**AATT ENEN TIONON**  
Chorégraphe: Boris Charmatz.  
Interprétation: Julia Cina,  
Vincent Druguet,  
Boris Charmatz.

**LES DISPARATES**  
Réalisation: César Vayssié.  
Interprétation: Boris Charmatz.  
Direction de la photographie:  
Madjid Hakmi.

Dans le cadre de Danse à l'Usine,  
du 25 au 29 octobre dernier.

ANDRÉE MARTIN

Avec la présentation du spectacle du chorégraphe français Boris Charmatz la fin de semaine dernière, la série Danse à l'Usine, mise sur pied par le Festival international de nouvelle danse (FIND), a pris fin d'une manière à la fois digne et ambiguë. Digne, parce que *AATT ENEN TIONON* est réellement un spectacle de qualité, mais ambiguë parce qu'il semble avoir suscité quelques interrogations chez le public. Avec une nudité manifeste, non pas érotique, mais plutôt sexuelle, *AATT ENEN TIONON* s'installe comme un spectacle abstrait, mais dont la plupart des éléments, juxtaposés, voire superposés les uns aux autres, amènent une étrange multiplicité de sens; de ce type de sens qui ne mise pas du tout sur l'émotion.

En fait, dans *AATT ENEN TIONON*, tout, le sens comme le non-sens, semble être contenu dans la forme et la structure globale de la proposition scénique. Installés sur une architecture à trois niveaux — de cinq mètres de haut en tout —, chacun des trois interprètes, isolé sur son étage, exécute une suite

de variations chorégraphiques brutes, souvent énergiques, où la douceur comme la lenteur consistent de simples petites poses. Ces mouvements, comme les bas de corps dénudés qui l'accompagnent, ne semblent être là que pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des séquences dansées et des corps à demi nus. Point à la ligne.

Par contre, si on y regarde bien, il y a là un isolement réel des trois individus danseurs, qui jamais ne se touchent, ne se voient, ou encore communiquent entre eux. Il y a aussi cette nudité ambiguë, difficilement classable, qui donne à voir des vues plongeantes des parties génitales masculines et féminines, une nudité en face de laquelle chaque spectateur doit obligatoirement se positionner, consciemment ou non. Et il y a cette mise à l'épreuve du corps et de l'être, notamment par ces corps qui se jettent dans l'espace sur le plancher. Une dynamique qui vous saisit bizarrement, et dont l'humilité apparente cache toutefois l'idée même de la souffrance et de la blessure, réelle ou possible, de l'être humain. Une pièce qui n'a pas fini de créer des quinproquos, où le corps n'est jamais réellement plus, mais jamais réellement moins que le corps, c'est-à-dire une force de frappe dont l'invisibilité partielle nous laisse parfois l'illusion d'une innocence.

## Bilan

C'est d'ailleurs de ce corps invisible, comme de sa capacité à agir sur l'affect, qu'il a été véritablement question tout au long des cinq semaines — cinq semaines pour cinq chorégraphes — de Danse à l'Usine. Avec un point de vue très différent les uns des autres, Lynda Gau-

dreau (*Encyclopædia, Document 2*) et Boris Charmatz (*AATT ENEN TIONON*) ont posé la question du corps, tandis que Benoît Lachambre (*Confort et Complaisance*), Jocelyne Monpéti (*Vol d'âme*) et The Holy Body Taho (*Circa*) se sont interrogés sur l'être, sa mémoire et ses émotions, en tant que potentiel à la fois chorégraphique et sensible. Mais, au-delà de la tangente choisie, tous ont installé le corps en mouvement, sa singularité et son ambiguïté, comme une force réelle d'expression. Une force unique, dont le sens n'est jamais totalement défini, jamais complètement fixé. Même dans la présentation du film *Les Disparates* de César Vayssié, interprété par Boris Char-

matz, ont retrouvait, avec beaucoup de clins d'œil, de jeux d'espace et d'humour, cette insaisissable force du corps dansant.

Aussi, on ne s'étonnera pas de l'évident succès artistique de l'événement omme de la légère faiblesse de son succès public. L'art n'a pas toujours, et ne fait pas toujours bon ménage avec la popularité et la diffusion à grande échelle. Et lorsqu'on s'interroge sur la validité d'un tel événement ou de ses choix artistiques, il est bon de se rappeler que Van Gogh était, de son vivant, un peintre mal compris et sans le sou. Ironie d'une histoire dont les destins semblent souvent vouloir se dessiner d'une manière analogue.